

## Dossier

Le Japonais **SHIMABUKU** organise des rencontres impromptues et étranges entre les humains, les animaux (des singes, des pieuvres), les plantes, les choses. Le Crédac d'Ivry-sur-Seine lui offre jusqu'en décembre ses espaces, une première en France. Un des rendez-vous phare des **EXPOSITIONS DE L'AUTOMNE**.

TEXTE Ingrid Luquet-Gad

# UN AUTRE MONDE

**EN VENANT RICOCHER SUR LES VITRES DE L'ANCIENNE MANUFACTURE, LA LUMIÈRE RASANTE DE L'AUTOMNE EMBRASE L'ESPACE D'UN POUDDROIEMENT DORÉ.** Pour distinguer les fenêtres du bâtiment d'en face, il faut plisser les yeux. Puis elles apparaissent : une, deux, trois fleurs rouges. Des dahlias, apprendra-t-on, offerts par l'artiste aux voisins, invités à les disposer à leurs fenêtres avant de venir se mêler à la foule du vernissage. *"J'ai toujours pensé prêter attention au territoire et à l'échelle locale, mais il aura fallu qu'un artiste fasse le trajet depuis le Japon pour que j'aie rencontré nos voisins",* confie Claire Le Restif, directrice depuis 2003 du centre d'art Le Crédac, à Ivry-sur-Seine. La poésie des petits riens du Japonais Shimabuku la hante depuis presque vingt ans. *"La première fois que j'ai rencontré son travail, c'était lors du Printemps de Cahors, en 1999. Il était assis*

*sur un banc entouré d'un drôle d'équipage : deux pieuvres de Bali nommées Pandi et Panda, un chien en porcelaine kitschissime chiné aux puces et un grizzli en peluche plus haut que lui. Tous les après-midi, il restait assis sous son parasol. Sans rien faire de plus que d'attendre que l'on vienne le voir ou que se manifeste l'imprévisible."*

Discret, Shimabuku, 49 ans, est longtemps passé sous les radars d'yeux moins attentifs. En 2001, la Dia Art Foundation new-yorkaise lui offre son premier solo institutionnel sur le sol américain. Cette rentrée, c'est donc au tour du Crédac de lui offrir une autre première, française celle-là. Entre-temps, certaines de ses pièces sont devenues des hits et Shimabuku est désormais attendu au tournant. Cet été, la Fondation Louis Vuitton lui dédiait une salle de l'accrochage des œuvres de sa collection, lors de l'exposition *Au diapason du monde*. A la rentrée dernière, la 14<sup>e</sup> Biennale

de Lyon intégrait quatre de ses œuvres au parcours. Avant cela, il participait avec deux œuvres à l'exposition collective *Viva arte viva* lors de la 57<sup>e</sup> Biennale de Venise. Parmi elles, *The Snow Monkeys of Texas: Do Snow Monkeys Remember Snow Mountains?* (2016), la même qu'exposait la Fondation Vuitton et que l'on retrouve au Crédac.

Comme souvent chez Shimabuku, tout part d'une découverte insolite. Au Texas survit une colonie d'irréductibles singes des neiges, descendants de macaques importés du Japon dans les années 1970. Elevés loin de leur habitat naturel, ils ont fini par s'américaniser. Désormais, ils se nourrissent de cactus et semblent n'avoir jamais rien connu d'autre que l'aridité du désert. Les cimes enneigées dont proviennent leurs semblables, s'en souviennent-ils encore ? Pour en avoir le cœur net, l'artiste décide de les placer en présence de neige, en l'occurrence



Gift:  
Exhibition  
for the  
Monkeys,  
1992.  
Iwatayama,  
Kyoto

de la glace pilée qu'il recueille dans un distributeur de sodas. Durant une vingtaine de minutes, une vidéo documente cette rencontre, accompagnée d'un texte où l'artiste en explique le contexte.

*"Enfant, je voulais être poète. Puis je me suis rendu compte qu'en tant que japonais, la plupart me liraient seulement au travers d'une traduction",* raconte l'artiste le soir du vernissage, après que nous eûmes réussi à le soustraire à une pop-star japonaise de passage. Plutôt que de traduire et risquer de réduire l'écart entre les choses, les êtres et les corps, Shimabuku instaure les conditions d'improbables rencontres. Rencontres entre les humains, les animaux, les plantes et les choses; rencontres basées sur l'acceptation de l'étrange plutôt que sur la communication aboutie ou la compréhension réciproque. Toujours à bourlinguer pour les besoins

de projets loufoques comme seuls savent en échafauder les grands rêveurs, il étudie à San Francisco et, après douze années passées à Berlin, vient de s'installer sur l'île d'Okinawa, au Japon. Le déplacement, l'acculturation et l'errance sont des thématiques récurrentes de son œuvre. Seulement, lorsque la migration forcée concerne des singes ou que l'altérité s'incarne par des animaux en plastique (*On the Beach in Zurich*), la tentation de l'extrapolation moraliste ou alarmiste se dissipe d'elle-même.

**Une deuxième salle présente un ensemble autour de la figure de la pieuvre.** Il faut dire que Shimabuku doit au noble animal sa première exposition, quand bien même elle était accidentelle. *"A San Francisco, j'habitais en colocation avec un type qui m'avait interdit de mettre du poisson dans notre frigo commun. Un jour, j'ai bravé*

*l'interdit et j'ai ramené à la maison un tentacule de pieuvre. Hors de lui, mon coloc alerte tout l'étage. Tout le monde débarque dans notre appartement. Je les découvre rassemblés autour du frigo à y aller de leurs commentaires. J'ai alors décidé que je venais de réaliser mon premier geste artistique : une exposition dans un frigo."*

L'anecdote est réjouissante et surtout, elle constitue le prologue à une série d'œuvres au long cours rassemblées sous le titre *With Octopus* (1990-2000). Au nombre de dix, ces actions sont documentées par un texte, récit plus que protocole, ainsi que par un certain nombre de traces matérielles : vidéos, installations, menus objets. Shimabuku emmène une pieuvre achetée sur le marché au poisson d'Akashi faire une visite guidée de Tokyo ou imagine des sculptures pour pieuvres en s'interrogeant sur leurs couleurs favorites. Plus tard, invité à participer à la 27<sup>e</sup> Biennale de →

São Paulo, il demandera à des chanteurs de rue brésiliens de "remixer" ses anciens travaux vidéo pour qu'ils soient accessibles sans sous-titres au public local. Le résultat, *Asking the Repentistas – Peneira & Sonhador – To Remix My Octopus Works* (2011), est hilarant. Après avoir visionné les vidéos, les chanteurs se lancent en effet dans l'interprétation d'une ballade héroïque où Shimabuku est présenté comme le plus grand pêcheur du Japon.

Par ses actions simples, par l'incitation à la dérive, Shimabuku hérite de Fluxus et des situationnistes, courant français qui l'a beaucoup marqué. Représenté par la galerie parisienne Air de Paris, il est de surcroît proche de toute la mouvance relationnelle du début des années 2000 : Pierre Joseph, Philippe Parreno ou Pierre Huyghe. Eux aussi déplacent désormais leur attention du social vers le vivant, et leurs amarres théoriques du post-structuralisme à l'Ontologie Orientée Objet. Cet été à Berlin, la rétrospective de Philippe Parreno au Martin Gropius Bau invitait à considérer l'existence des formes du vivant échappant à la perception humaine. Avec sa dernière vidéo *Anywhen* (2017-2018), le plasticien français effleurait de tout près le mystère de la communication animale. Un céphalopode (encore un!) évoluait nuitamment dans l'eau, tandis qu'une voix off lisant un texte inspiré du *Finnegans Wake* de James Joyce tentait d'accrocher à ses tentacules des lambeaux de langage humain. A Londres, Pierre Huyghe investit de son côté, pour cinq mois, la Serpentine Gallery avec l'installation au centre de l'espace d'un incubateur de mouches, prélude à une réflexion sur la naissance de l'intelligence chez différents organismes vivants. A Paris enfin et dès la mi-octobre, Tomás Saraceno prolongera la réflexion sur le vivant au Palais de Tokyo, qu'il transformera dans le cadre de sa carte blanche en gigantesque terrain de jeu pour araignées.

Lorsque l'artiste-démiurge se met à vouloir créer des écosystèmes, il s'engage souvent dans une danse périlleuse sur la crête d'un abyme où guettent hermétisme et grandiloquence. Shimabuku, lui, ne rêve pas de mondes possibles mais affine la perception de ce qui est déjà là. D'un empirisme pur, ses œuvres ont la perfection bornée de la nature.

*"Shimabuku représente la synthèse de deux fils conducteurs de ma programmation : le rapport au vivant et la question de l'animisme, explique Claire Le Restif, directrice du Crédac. S'il a accepté d'exposer entre nos murs, c'est aussi en sachant qu'il traverserait le souvenir de précédentes expositions avec des œuvres comme La Collection d'avocats de Michel Blazy en 2015, les limaces de Nina Canell en 2017 ou les assemblages d'objets de Michael E. Smith en 2014. Ces deux problématiques majeures, le vivant et l'animisme, je m'efforce de les explorer avec le plus d'exigence possible sans toutefois rentrer dans du Bruno Latour. Mon approche est très directe, je fais toujours attention à ce que je propose au public".*

**Shimabuku ne rêve pas de mondes possibles mais affine la perception de ce qui est déjà là. D'un empirisme pur, ses œuvres ont la perfection bornée de la nature**

A Ivry, l'exposition présente aussi bien des œuvres du début des années 1990 que des productions in situ. En l'espace de presque trente ans, les obsessions de l'artiste sont restées remarquablement identiques, rejoignant cette caractéristique qu'assignait Spinoza au vivant : *"persévérer dans son être"*. Pourtant, parce que le contexte a changé, parce que l'inquiétude écologique concerne désormais tout le monde, ses œuvres se chargent d'une urgence nouvelle. Elles résonnent certes avec les préoccupations des autres artistes de sa génération, mais trouvent également un écho dans tout un pan de la pensée contemporaine.

Viennent ainsi à l'esprit les *"enchevêtrements interspécifiques"*

chers à Donna Haraway ou le perspectivisme d'Eduardo Viveiros de Castro, deux pierres angulaires pour penser les interactions non-humaines. Plus récemment, le philosophe Etienne Bimbenet explorait avec l'essai *Le Complexe des trois singes* la question de différence anthropologique, tandis que l'anthropologue Anna Tsing suivait, comme Shimabuku les pieuvres, l'odyssée du champignon matsutake autour du monde. Très remarqué lors de sa parution en français l'an dernier, son livre *Le Champignon de la fin du monde* éclaire les effets délétères de l'action humaine à travers l'exemple de ce champignon qui ne pousse que sur des sols ravagés, forêts surexploitées en Oregon ou terres polluées d'Hiroshima.

**Portrait d'un artiste singulier autant que d'une sensibilité partagée,**

l'exposition marque également un jalon dans l'histoire des murs qui l'accueillent. Claire Le Restif le souligne : *"Il y a dix ans, montrer Shimabuku ici aurait été impensable."* Sa présence à Ivry-sur-Seine coïncide par ailleurs avec les 30 ans du Crédac, né du mouvement de décentralisation dont sont issus les centres d'art français. *"Le centre d'art est le lieu de l'artiste, que nous accompagnons dans le développement de projets sur le temps long. Nous nous situons entre la grosse machine des capitales et les lieux expérimentaux plus à la marge. A mes débuts, j'ai accompagné des artistes de ma génération, dont c'était souvent la première exposition : Laurent Grasso, Guillaume Leblon, Dove Allouche ou Leonor Antunes. Tous ont depuis effectué une belle trajectoire. Désormais, je me consacre davantage à des expositions d'artistes plus confirmés mais que l'on voit peu en France."* Le Crédac, cette exposition en témoigne, occupe une place cruciale dans le paysage muséal français, qui peine à se faire le relais d'artistes étrangers à mi-carrière – le reproche s'applique au demeurant presque exclusivement aux grandes machines à exposer parisiennes. Une réussite qui repose sur la pugnacité de quelques volontés individuelles, puisqu'au cours des dernières années les subventions publiques, elles, stagnent désespérément. ●

**Pour les pieuvres, les singes et les Hommes**  
Jusqu'au 16 décembre au Crédac, Centre national des arts plastiques, Ivry-sur-Seine



Affiche d'une installation pour le Printemps de Cahors, photo Marc Domage. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Paris

*Octopus  
Waiting  
for Someone  
with a Dog  
and a Bear,  
1999/2001:*  
l'artiste  
attend des  
visiteurs en  
compagnie  
d'une pieuvre,  
d'un chien  
et d'un ours



Photo André Moiré/Le Crédec. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Paris

Vue de  
l'exposition  
au Crédec